

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

*A Monsieur J.-D. Gaut
Hommage de l'auteur,
Hamelin*

LA

LITTÉRATURE ORIENTALE

EN FRANCE

AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

LE GULISTAN DE SADI

ET SA TRADUCTION DU PERSAN EN PROVENÇAL

INTRODUCTION

Aux *Istori causido d'ou Gulistan de Sadi*

DE M. L. PIAT

PAR

ERNEST HAMELIN



MONTPELLIER

IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI

HAMELIN FRÈRES

1888

001130

T6396

LA
LITTÉRATURE ORIENTALE
EN FRANCE
AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

LE GULISTAN DE SADI

J. P. Gaus

LA
LITTÉRATURE ORIENTALE
EN FRANCE

AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

LE GULISTAN DE SADI
ET SA TRADUCTION DU PERSAN EN PROVENÇAL

INTRODUCTION

Aux *Istori causido d'iu Gulistan de Sadi*

DE M. L. PIAT

PAR

ERNEST HAMELIN



MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
HAMELIN FRÈRES

1888

PK 6542
P8 G27 H2



ROMFR



LA

LITTÉRATURE ORIENTALE

EN FRANCE

AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

—

LE GULISTAN DE SADI

ET SA TRADUCTION DU PERSAN EN PROVENÇAL

Ln nous proposant d'écrire cette introduction à l'intéressant travail de M. Piat, nous n'avons pas eu la prétention injustifiable de faire montre d'érudition. Modeste citoyen de la république des lettres, ne pouvant qu'à de rares moments perdus prendre une petite part à ses affaires, nous avons eu simplement pour but de soumettre aux lecteurs, en particulier à nos amis du Félibrige, quelques réflexions que nous a suggérées la lecture de la traduction provençale du *Gulistan*. Il nous a semblé surtout qu'il ne serait pas sans intérêt d'appeler l'attention sur un phénomène littéraire qu'on ne nous paraît pas avoir assez remarqué : l'importance prise en France, au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle, par les œuvres des auteurs orientaux. Nous nous sommes livré, à cet effet, à des recherches assurément très-incomplètes, mais

suffisantes cependant, à nos yeux, pour établir d'une manière certaine la justesse d'une idée que nous n'avions fait jusqu'ici qu'entrevoir, sans avoir jamais cherché à l'approfondir.

I

La conquête de l'Espagne par les Maures, puis les croisades, avaient mis en contact plus ou moins intime les peuples de notre Occident avec les races asiatiques, et de tout temps, depuis ces deux époques, les œuvres littéraires et scientifiques de celles-ci avaient peu à peu pénétré en Europe. On sait quelle influence a eue, au moyen âge, la civilisation arabe sur la nôtre, tant par ses productions propres que par les chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'elle lui a transmis ; mais on ne peut méconnaître que cette influence, en dehors tout au moins du midi de la France, ne s'exerçait guère que dans le cercle restreint des savants de profession, et que la masse, prise dans son ensemble, n'en pouvait recevoir qu'un contre-coup très-atténué. Les traductions latines et en langues vulgaires étaient d'ailleurs relativement rares, et l'imprimerie n'était pas là pour les propager.

D'une tout autre nature est le mouvement qui commence à se produire au XVII^e siècle et qui ne s'est plus interrompu jusqu'à nos jours. Ici, c'est tout le public lettré, puis le peuple lui-même, déjà mis en goût par le *Roland furieux* et la *Jérusalem délivrée*, qui se passionnent pour l'Orient ; et c'est surtout le domaine purement littéraire de celui-ci qui commence à être fouillé, traduit en vue des curiosités nouvelles qui s'éveillent, imité et, il faut le dire, trop souvent aussi travesti. Corneille, nourri du théâtre espagnol, qu'il trouve tout imprégné des souvenirs de la domination arabe, fait une

première infidélité aux Grecs et aux Romains et crée ce chef-d'œuvre immortel qui s'appelle *le Cid*. Racine suit plus tard son exemple avec son *Bajazet* et ses tragédies bibliques d'*Esther* et d'*Athalie*.

C'est un filon nouveau qu'on vient de découvrir et qu'on ne cessera plus d'exploiter. Scudéry, ou plutôt sa sœur si l'on en croit Tallemant des Réaux, écrit la tragi-comédie d'*Ibrahim ou l'Illustre Bassa* (1642). Elle obtient assez de succès pour que, deux ans après, un auteur aujourd'hui bien oublié, Desfontaines, fasse représenter, sous le titre de *Porsida ou la Suite d'Ibrahim Bassa*, une nouvelle pièce se reliant à la première. Vers la même époque, Rotrou donne sa tragédie de *Cosroës*; Mairet, le *Grand et dernier Soliman ou la Mort de Mustapha*. Il n'est pas jusqu'à Molière qui ne fasse sa partie dans le concert par le burlesque acte final du *Bourgeois gentilhomme*¹.

Mais c'est surtout sur le conte, sur l'apologue et la fable, ces créations typiques du génie oriental, qui dès le moyen âge avaient pénétré en France et eu des imitateurs, que se porte l'attention du public lettré. Le recueil de l'énigmatique Locman avait été, pour la première fois, traduit en Hollande au commencement du siècle, et Gaulmin donnait en français, en 1644, les célèbres apologues de l'Indien Pilpaï, dont La Fontaine faisait ses délices. Il s'appropriait avec amour le

¹ Au moment de remettre ces pages aux compositeurs, nous trouvons dans le *Petit Marseillais* du 2 mai une indication assez curieuse : on représentait à Marseille, en 1697, par les soins de l'Académie royale de cette ville, une tragi-comédie d'un auteur local, intitulée *la Perse*. M. Octave Teissier, qui signale le fait dans un de ses intéressants articles sur les *Anciennes Familles de Marseille*, ajoute que cette pièce a été imprimée chez Pierre Mesnier, imprimeur du Roi et de la Ville, à la Loge.

bien de cet ancêtre qui vivait plus de deux mille ans avant lui et lui a emprunté une quarantaine de fables¹, entre autres deux de ses chefs-d'œuvre, les *Animaux malades de la peste* et les *Deux Pigeons*. Florian en fera autant plus tard et ne sera pas le seul à suivre cette voie.

Toutefois la faveur des esprits d'élite semble surtout s'attacher à Sadi, le sage persan dont le chef-d'œuvre, le *Gulistān*, avait provoqué une telle admiration dans toute l'Asie, que l'auteur y est devenu un personnage légendaire, auquel on a même attribué le don des miracles. Traduit en français pour la première fois en 1634, par André du Ryer, le *Gulistān* l'est en latin par Gentius, à Amsterdam, en 1651. Une nouvelle version française est donnée par d'Alègre en 1704, plus tard par l'abbé Gaudin en 1789-91, et, dans notre siècle même, en 1834 par Semelet, et en 1858 par Defrémery.

Le *Jardin des roses*² devait plaire, en effet, à l'esprit délicat et philosophique de nos pères. Ce recueil d'anecdotes historiques, de bons mots, de sentences, de conseils pour la conduite de la vie ou la direction des affaires publiques ; tout cela mélangé de vers et de prose, d'un style dont la sobriété

¹ Le Roux de Lincy en donne la liste dans son *Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*. (Paris, Teche-ner, 1838 ; in-8°.)

² Les différents traducteurs ont rendu le mot *Gulistān* par ces expressions de *Jardin des roses*, *Parterre des roses*, *Empire des roses*. Ce ne sont que des versions approximatives. Le savant et regretté professeur Devic nous a donné, quelques jours avant sa mort, le sens exact : *gul*, rose ; *istan*, lieu, emplacement où se trouve une chose. Le mot *Roseraie*, que nos trop savants horticulteurs ont jugé à propos de travestir aujourd'hui en *Rosarium*, serait la vraie traduction. La version latine de Gentius est intitulée *Rosarium politicum*. M. Piat (*Avans-Mot*) traduit en provençal par *Rousedo*.

étonne chez un auteur asiatique, devait, en dehors de l'attrait de la nouveauté, avoir un charme particulier à une époque où, comme le dit Villemain, « les lettres étaient tout et comprenaient l'histoire de la société, dont elles devenaient la seule puissance. »

Mais nous aurons à revenir longuement sur ce point particulier de notre travail, et nous continuons l'examen d'ensemble que nous avons entrepris.

Nous venons de voir le vieux cycle classique déjà entamé au XVII^e siècle ; on peut dire qu'il éclate au XVIII^e. Dans toutes les branches de la littérature, — philosophie, histoire, théâtre, romans, contes, fables, apologues, poésies de toute nature, — l'élément oriental se fait une large place, presque prépondérante. La vision de l'Orient hante tous les esprits, le théâtre la rend sensible à toutes les oreilles et à tous les yeux.

Ce n'est pas seulement le répertoire tragique et comique qu'elle envahit ; mais la scène lyrique elle-même, dans tous les genres qu'elle embrasse, s'associe au mouvement avec ardeur, avec toutes les ressources poétiques, musicales et plastiques d'un art que Voltaire considérait comme le plus complet de tous. Depuis le *Roland* (1685) et l'*Armide* de Lulli (1686) jusqu'au *Médecin turc* (1803) et à l'*Intrigue au sérail* (1809) de Nicolo, tous les compositeurs de l'époque empruntent au monde oriental le thème ou le cadre de quelques-unes de leurs œuvres. Contentons-nous de citer : Aubert (*la Reine des Péris*, 1725), Rameau (*les Indes galantes*, 1735 ; *Zoroastre*, 1749 ; la *Guirlande*, 1751), Royer (*Zaïde, reine de Grenade*, 1739), Monsigny (*le Cadi dupé*, 1760 ; *Aline, reine de Golconde*, 1766), Grétry (*Zémire et Azor*,

1771 ; la *Caravane du Caire*, 1783), Glück (*Armide*, 1777), Piccinni (*Roland*, 1778), Mozart (*l'Enlèvement au sérail*, 1782), Sacchini (*Renaud*, 1783), Salieri (*la Princesse de Babylone*, 1789), Gaveaux (*le Paria ou la Chaumière indienne*, 1792), Boieldieu (*Zoraïme et Zulnare*, 1798 ; le *Calife de Bagdad*, 1802), Winter (*Tamerlan*, 1802), Jadin (*Mahomet II*, 1803), Dalayrac (*Gulistan*, 1805), etc.

Entre temps, après s'être déjà fait connaître des savants et des lettrés par de nombreuses études sur les langues et l'histoire des nations asiatiques et par d'intéressantes relations de ses voyages en Orient, Galland publie la première traduction des *Mille et une Nuits*. Ces merveilleux contes, où l'exubérante imagination arabe a pu se donner libre carrière, obtiennent auprès des hommes faits un succès qu'on ne peut comparer qu'à celui des *Contes de Perrault*, — d'origine orientale également, — auprès des enfants. Ils ont déjà charmé une demi-douzaine de générations, et on les réimprime toujours. On peut affirmer que les *Mille et une Nuits*, malgré les imperfections de style qu'on a reprochées à leur premier traducteur, ont contribué pour la plus large part à l'élan qui portait les imaginations vers les choses de l'Orient.

Stimulé par l'accueil fait à cette œuvre, Petis de la Croix, à qui l'on devait déjà l'*Histoire de la sultane de Perse et des vizirs*, contes turcs traduits de Cheik-Zadeh (1707), publie ses *Mille et un Jours*, contes persans. Le succès est moins durable, mais il n'a pas moins persisté jusqu'au commencement de notre siècle.

Plus tard, un autre savant orientaliste, Langlès, l'éditeur en langue française des *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, reproduits d'après la version persane d'Abou-Taleb, nous révèle Firdousi, « l'Homère de la Perse », comme il l'appelle. Dans le recueil qu'il publie en 1788,

sous le titre de *Contes, fables et sentences tirés des différents auteurs arabes et persans*, il donne une analyse du *Chah Nameh* (Livre des Rois), ce colossal poëme historique de soixante mille vers dont l'Anglais W. Jones traduit plus tard en français d'importants fragments. Le même recueil contient aussi des extraits du *Baharistan* (le Séjour du Printemps) de Djamy et une imitation d'un conte de Djouiny, deux écrivains persans, ainsi que le *Moraliste oriental*, collection de maximes empruntées à divers auteurs.

En même temps que les traductions, se produisent les imitations, les adaptations et une foule d'œuvres d'imagination pure ou de critique masquée, où l'Orient ne sert souvent que de décor ou de prétexte, mais qui n'en caractérisent pas moins le goût de l'époque.

Au théâtre, Le Brun donne *Zoroastre*; Cahusac, *Zénéide* et un autre *Zoroastre*, sur lequel Rameau a composé sa partition; Voltaire, *Marianne*, *Zaïre*, *Zulime*, *Mahomet*, *Sémiramis*, *l'Orphelin de la Chine*¹, *Saül*, les *Scythes* et les *Guèbres*; La Harpe, les *Barmécides* et les *Bramès*; Favart, les *Trois Sultanes*; Ducis, *Abufar ou la Famille arabe*; Fabre d'Olivet, le *Sage de l'Indostan*. Marmontel, le librettiste en vogue, fournit à Rameau le poëme de la *Guirlande*, à Grétry celui de *Zémire et Azor*, à Piccinni (en collaboration avec Quinault), celui de *Roland*.

Le genre oriental est également en faveur auprès des romanciers. Nous relevons au hasard, nous bornant aux auteurs qui ont laissé quelque trace : *Mélistènes ou l'Illustre*

¹ Voltaire a pris l'idée de *l'Orphelin de la Chine* dans *l'Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise du XIV^e siècle, dont il a trouvé une traduction par le P. Prémare dans le recueil des *Lettres édifiantes* du P. du Halde. Il lui a même emprunté quelques situations.

Persan et les *Aventures de Zéloïde et d'Amansidfne*, conte indien, de Moncrif; les *Siamois*, de Dufresny, qui ont fourni à Montesquieu l'idée des *Lettres persanes*; les *Familles de Darius et d'Eridame*, histoire persane, début littéraire du malheureux Gilbert; *Gonzalve de Cordoue*, de Florian, précédé d'un *Précis historique sur l'histoire des Maures*; et encore Voltaire avec la *Vision de Babouc*, *Zadig*, *Babarek* et les *Fakirs*, le *Blanc et le Noir*, la *Princesse de Babylone* et les *Lettres d'Amabeb*. A la fin du siècle, Bernardin de Saint-Pierre fait succéder à *Paul et Virginie* la *Chaumière indienne* et le *Café de Surate*; la touchante M^{me} Cottin fait pleurer nos grand'mères sur les aventures de *Mathilde et Malek-Adel*; Volney rapporte de Syrie ses méditations sur les *Ruines* de Palmyre, et Delille va chercher à Constantinople l'inspiration de son poème *l'Imagination*, « déjeunant chaque jour en Asie et dinant en Europe », pour bien jouir sous tous ses aspects de la merveilleuse nature qui se déroule sous ses yeux.

Quant au conte oriental, on le trouve dans tous les recueils de l'époque, chez Hamilton, Diderot, l'abbé de Voisenon, Marmontel, Boufflers¹, etc.

Il est une œuvre qu'il faut citer à part, d'abord parce qu'elle est le type d'un genre qui a eu tout un troupeau d'imitateurs,

¹ Le nom de Boufflers est peut-être ici un peu hasardé. La seule de ses œuvres où se trouve une apparence de couleur orientale est son joli conte d'*Aline, reine de Golconde*, où il ne nous montre qu'un petit coin d'Orient de fantaisie, tout au plus effleuré d'un coup d'aile, — une aile de papillon. Mais cette impalpable bluette a pris corps dans le livret de l'opéra-ballet composé par Sedaine pour la partition de Monsigny, thème que reprenait quarante ans plus tard Boieldieu à Saint-Petersbourg, et c'est à ce titre surtout que nous citons Boufflers.

en second lieu à raison de l'enthousiasme qu'elle a provoqué chez les contemporains : ce sont les *Lettres persanes*. La forme n'en était pas nouvelle, puisqu'elle avait été empruntée à Dufresny ; mais la profondeur et la hardiesse des critiques, la justesse et la finesse des observations, la vivacité des peintures qui s'abritaient sous la fiction complaisante utilisée par l'auteur ; tout, jusqu'à l'anonymat qu'il persista toujours à garder, contribua à donner à ce chef-d'œuvre un retentissement immense. Il eût suffi à rendre Montesquieu célèbre, lors même que nous ne lui devrions ni la *Grandeur et la Décadence des Romains*, ni l'*Esprit des lois*, ce monument de philosophie politique qui, malgré ses imperfections, restera l'un des plus importants points de repère de l'esprit humain.

Mais nous ne devons pas nous laisser entraîner plus loin que le cadre de ce travail ne le comporte, risquer quelque excursion téméraire sur le terrain des luttes philosophiques qui ont imprimé au XVIII^e siècle son cachet le plus caractéristique. Nous nous contenterons de rappeler le parti qu'ont tiré de leurs études sur l'Orient les polémistes comme Voltaire, qui a notamment emprunté à la Chine tout un arsenal, aussi bien que les esprits mesurés et dogmatiques comme Montesquieu. Il nous faut aussi laisser dans l'ombre les études linguistiques et économiques, l'histoire et les récits de voyages, pourtant si nombreux et si attrayants, notamment ceux de Chardin, le célèbre continuateur de Tavernier.

Aborder tous ces points impliquerait la ridicule prétention d'écrire après Villemain un tableau complet du XVIII^e siècle, tandis que, nous le répétons, nous avons voulu simplement signaler un côté spécial de sa littérature.

II

Dans l'esquisse que nous venons de tracer, on voit surtout l'influence exercée par l'Orient sur les imaginations ; il nous reste à insister sur celle qui s'est produite sur les intelligences et qui ne paraît pas avoir été moindre en intensité, sinon en étendue. Nous ne pourrions prendre un meilleur type que le *Gulistan* de Sadi.

On ne connaît guère en France que cette œuvre du sage persan : on n'a traduit du *Bostan* et du *Pend Nameh* que quelques fragments, restés dans le domaine à peu près exclusif des orientalistes. Mais, indépendamment des qualités de composition, de variété et de style que nous avons déjà indiquées, quel attachant attrait ne présente pas ce résumé d'une expérience morale de quatre-vingts ans¹, acquise par l'un des hommes les mieux doués, ayant le plus appris, le plus vu, le plus médité, le plus vécu dans toutes les acceptions honnêtes du mot, que nous présente l'histoire !

Sadi, en effet, qui a toujours été depuis son enfance un très-zélé musulman, a accompli quatorze fois le pèlerinage de la Mecque ; fuyant les cruautés des Turcs, maîtres de son pays, il a fait quatre voyages dans l'Inde, visité l'Asie mi-

¹ Garcin de Tassy, dans un savant article du *Journal asiatique* de janvier 1843 (*Sadi, auteur des premières poésies hindoustani*), dit que le *Bostan* fut présenté à Abubekr, à qui il est dédié, l'an 1257 de notre ère, et le *Gulistan* un an après. Sadi avait alors plus de quatre-vingts ans. Il est mort à cent seize ans, d'après le même auteur. D'autres lui donnent un peu moins, mais toujours plus de cent ans. Nous avons fait de nombreux emprunts à ce travail de Garcin de Tassy.

neure, la Syrie, l'Égypte. Il connaissait, outre le persan, sa langue maternelle, l'arabe, l'hindoustani, quelques-uns disent même le latin et prétendent — sans grandes preuves — qu'il avait lu Sénèque. Ce qui est certain, et ce que démontre irréfutablement Garcin de Tassy, c'est que c'est lui qui a écrit en hindoustani les plus anciens vers que l'on connaisse dans cet idiome, et que c'est seulement à son exemple et sur ses conseils que le poète hindou Khusrau, son émule de gloire, délaissa en partie le persan pour la langue parlée par ses coreligionnaires mahométans de l'Inde.

L'homme explique l'œuvre : de toutes les anecdotes très-souvent réelles¹ qu'il raconte, de tous les petits contes qu'il a inventés ou tirés de la tradition, de tous les apologues, sort toujours une réflexion morale, plus ou moins explicitement indiquée, mais toujours présentée de façon à frapper l'esprit avec la vivacité d'une sentence ou d'un proverbe. On peut dire que le *Gulistan* est une *Morale en action*, et nous ne voudrions pas jurer que ce n'est pas à lui qu'on doit l'idée des recueils de ce nom dont on se servait jadis dans les écoles, comme livres de lecture ; nous retrouvons tout au moins, dans les lointains souvenirs de notre enfance, la vague mémoire d'anecdotes orientales racontées dans une *Morale en action* classique², et qui se représentent à notre esprit sous un singulier air de parenté avec celles de Sadi.

¹ Entre autres la *Femme acaridtre (la Femello cativo)*, où Sadi raconte sa propre histoire. Nous faisons remarquer, en passant, que la ville de Tripoli dont il y est question est Tripoli de Syrie.

² M. Chabaneau, qui a bien voulu nous donner quelques précieuses indications pour la rédaction de notre travail, croit que cette *Morale en action* devait être celle de Laurent-Pierre Béranger, le prototype du genre, qui a eu d'innombrables éditions depuis sa pu-

Il ne faut pas perdre de vue toutefois le milieu dans lequel a vécu l'auteur, l'action inéluctable exercée sur son esprit par le fatalisme musulman, par la conception orientale de l'autorité, uniquement basée sur l'idée de force et liée au fanatisme religieux, mettant tous les droits d'un côté et tous les devoirs de l'autre. Il cherche à rendre les rois justes et bons, mais la soumission servile des sujets lui semble chose naturelle et légitime : à Dieu seul il appartient de punir la tyrannie. On ne doit donc pas chercher dans le *Gulistan* ce qui ne saurait s'y trouver : les généreuses indignations contre l'iniquité que son auteur ne pouvait ressentir.

Sadi n'est qu'un sage, mais quelle sereine sagesse nous montre ce vieillard qui a connu toutes les péripéties de la vie et qui a si profondément réfléchi sur elles ! Comme tout l'enseignement moral qui se dégage sans effort de son œuvre révèle bien cette hauteur d'intelligence de l'homme qui a apprécié à leur juste mesure les choses de la terre et qui, sans s'en désintéresser, sait trouver dans l'élévation de sa pensée la résignation à tous les coups du sort ! Quoique profondément religieux, il sait toujours s'arrêter sur la pente du mysticisme et ne perd jamais de vue les réalités de l'existence.

Cette philosophie calme, la bonhomie familière relevée parfois d'un fin sarcasme sous laquelle elle se présente, enchantaient nos pères. Voltaire, qu'on retrouve partout lorsqu'il

blication en 1783. Comme les premières grammaires française et latine que nous ayons eues entre les mains, celles du bon Lhomond, elle sortait de la maison Mame (de Tours), dont les classiques n'étaient guère, vers 1840, que des réimpressions d'anciens auteurs Bérenger, né à Riez (Basses-Alpes), est mort à Lyon en 1822, inspecteur de l'Académie de cette ville. On lui doit plusieurs autres livres d'éducation et un ouvrage qui intéresse la littérature méridionale, les *Soirées provençales* (3 vol. in-12, 1786).

s'agit de son époque, tenait Sadi en grande estime. Il abrite sous son nom son roman de *Zadig* et le donne comme une traduction de l'écrivain persan, à qui il fait signer une dédicace à nous ne savons plus quelle sultane imaginaire.

Le *Gulistan* semble avoir été, au XVIII^e siècle, une œuvre de prédilection pour bon nombre d'esprits sérieux et distingués. Qu'on nous permette, à ce sujet, d'élucider ici une question qui se rattache à l'histoire contemporaine la plus récente, mais qui vise précisément un fait qu'on peut donner comme exemple de l'attraction qu'exerçait, il y a cent ans, l'œuvre qui nous occupe.

Lorsque M. Sadi Carnot fut élu président de la République, bon nombre de personnes ne s'expliquaient pas son prénom et étaient disposées à le prendre pour un nom patronymique joint à celui de Carnot; on écrivait même *Sadi-Carnot*, avec un trait d'union. La presse rectifia la chose en elle-même, mais elle donna une explication absolument erronée. La plupart de ses organes répétèrent à l'envi que le prénom du Président lui avait été donné parce qu'un de ses oncles avait traduit le *Gulistan*. Nous avons eu la curiosité de rechercher ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans cette assertion, et voici ce que nous pouvons, après minutieuse enquête, affirmer de la manière la plus certaine.

Aucun Carnot n'a traduit Sadi. Le seul au sujet duquel il aurait pu y avoir quelque doute aurait été le grand Carnot lui-même. On sait que, comme tous les hommes de sa forte génération, il était toujours resté fidèle au culte des lettres. Il se délassait, pendant sa vie de garnison, de ses travaux militaires, économiques et scientifiques, par des poésies que publiaient l'*Almanach des Muses* et la Société des *Rosati*, et il revenait, pendant son exil à Magdebourg, à cette distraction de sa jeunesse. Or, non-seulement il n'a jamais

traduit Sadi, mais on ne trouve dans le recueil de ses poésies, que nous avons sous la main ¹, aucune imitation, aucune adaptation se rattachant à l'écrivain persan. Voici l'origine du prénom qui s'est perpétué dans sa famille :

Sa femme (Marie-Jacqueline-Sophie-Joseph du Pont), nature supérieure à tous égards, lisait fréquemment la traduction du *Gulistan*, par du Ryer; c'était son livre de chevet. Très-éprise de cet ouvrage, elle voulut que le premier fils qui lui naîtrait portât le nom de Sadi. Son mari partageait ses sentiments sur ce point comme sur tous les autres ², et un premier garçon reçut ce prénom. Il ne vécut que très-peu de temps, et c'est le second fils, né le 1^{er} juin 1796, qui a été le premier Sadi Carnot. C'était, comme son père, un éminent mathématicien, à qui l'on doit les premières bases d'une science nouvelle, la thermodynamique. Les savants ont même donné son nom à la formule par laquelle il a déterminé la relation existante entre la chaleur et le travail mécanique.

Brusquement enlevé, en 1832, par la terrible épidémie cholérique qui sévissait à Paris, sa mort affecta profondément son frère, le vénérable sénateur Hippolyte Carnot, qui lui portait la plus vive affection. Quand un fils lui naquit à son tour, en 1837, il lui transmit ce prénom de Sadi, qui semble devoir devenir héréditaire dans la famille: le fils aîné de M. le Président de la République, le jeune lieutenant Carnot, s'appelle également Sadi.

¹ *Opuscules poétiques du général Carnot*. Paris, Baudouin frères, 1820; 1 vol. in-8^o.

² « Notre père, dit feu M. Hippolyte Carnot, avait une prédilection pour ce nom de Sadi, qui rappelait à son esprit des idées de sagesse et de poésie. » (V. *les Carnot*, par Un Député, p. 247. Paris, S. Pitrat, 1888; 1 vol. in-12.)

Sans conclure du particulier au général, on peut dire que l'influence orientale a fait tache d'huile au XIX^e siècle, non-seulement dans les lettres, mais dans les arts et dans toutes les branches de l'activité humaine. Il faudrait un livre pour traiter cette question sous tous ses aspects, depuis les travaux désintéressés des philologues et des archéologues jusqu'à la révolution économique et politique qui s'est produite dans nos rapports avec les peuples de l'Asie. Mais il nous semble incontestable que, au simple point de vue littéraire, l'impulsion qui continue à porter les imaginations vers ces féeriques contrées, auxquelles se rattachent les plus lointaines traditions de l'humanité, est une résultante du mouvement dont nous avons cherché les origines dans les deux derniers siècles.

III

Une chose nous paraît clairement découler de ce long exposé : c'est que tous ceux qui s'intéressent ou qui participent à la renaissance littéraire des idiomes du midi de la France ne peuvent qu'applaudir au curieux travail de M. Piat. Malgré les injustes préventions dont il a été l'objet, le Félibrige a conquis, grâce aux chefs-d'œuvre qui ont marqué ses débuts et tracé la voie à tant d'intelligences de tout ordre, une place aujourd'hui incontestée dans l'histoire poétique de notre siècle. Il a contribué, plus que toute autre cause, à la genèse de cette idée latine que les faits actuels semblent momentanément reléguer dans le royaume des chimères, mais qui n'en aura pas moins son jour. Il est appelé peut-être à une autre mission encore, que peuvent faire pressentir déjà certaines résurrections de mots repris au nerveux français

du XVI^e siècle : à régénérer, pour une large part, notre langue nationale, qu'on nous dénature trop souvent à Paris comme à plaisir, et à laquelle les dialectes locaux, toujours si expressifs, réinfuseraient un peu de cette généreuse sève du terroir qui, du Nord au Midi, l'a constituée. Il faut donc se féliciter de tout ce qui vient accroître le domaine de la littérature méridionale, et le nouveau champ d'étude qu'y annexe aujourd'hui M. Piat ne peut qu'être accepté avec une sympathique reconnaissance.

C'est, en effet, une bonne fortune inattendue pour le Félibrige que cette traduction directe, du persan en provençal, d'une œuvre qui a toujours été un régal de lettrés, bien que les versions françaises passent généralement pour laisser beaucoup à désirer au point de vue de l'exactitude et du style ¹. Nous ne croyons pas qu'on puisse adresser pareil reproche à M. Piat. Il n'en est pas à son coup d'essai, et sa traduction, autrement difficile, du premier chant de l'*Illiade* en vers provençaux ², serre le texte d'assez près pour qu'on soit assuré qu'une traduction en prose, même mélangée de vers qu'il nous dit, dans son *Avans-Mot*, s'être appliqué à rendre avec la même tournure et la même mesure que ceux de l'original, ne doit pas pécher par l'inexactitude.

Une chose aussi dont on ne saurait trop le louer, c'est le choix intelligent qu'il a fait dans un recueil considérable, ne

¹ D'après M. Itier, que nous citons plus loin, il faudrait faire une exception pour la dernière en date, celle de M. Deffrémery (1858), que nous mentionnons à la p. 8.

² *Lou Premiè Cant de l'Iliado*, revira dou grè, per L. Piat. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi (Hamelin frères), 1885. Brochure grand in-18. — M. Piat a aussi publié à Athènes, en 1887, sous le titre de *Garbeto*, un recueil de délicates poésies, écrites dans tous les dialectes du Midi, depuis Bayonne jusqu'à Nice.

comprenant pas moins de huit divisions ou livres¹. A l'encontre de certains traducteurs français, comme d'Alègre, par exemple, qui n'a donné que le livre des Rois, il a parcouru dans son entier le *Jardin des roses* et pris un peu partout les fleurs de choix dont il a composé son bouquet. Pas un de ces courts récits qui ne se lise avec plaisir, tout en laissant dans l'esprit la trace de la pensée philosophique que l'on trouve toujours au fond. Il a négligé, par contre, tout ce qui, dans un auteur oriental, aurait pu choquer nos idées morales : son livre peut être mis sous les yeux de tous.

Nos conteurs et nos fabulistes méridionaux trouveraient certainement de jolis thèmes à s'approprier dans le *Gulistan*. Il serait bien étonnant qu'il ne s'y rencontrât pas quelques historiettes se rapprochant de traditions locales, et qui pourraient se combiner avec elles ; mais, dans tous les cas, La Fontaine a trop bien réussi dans ses adaptations françaises de Pilpai et d'Ésope, pour qu'on ne soit pas encouragé à revêtir de quelque pimpant vêtement occitanique certaines des plus piquantes créations de Sadi.

Villemain prétend que nos anciens troubadours doivent peu à l'antiquité classique, que « la véritable similitude, la parenté de génie, n'existe pour eux qu'avec la littérature de l'Orient². » Nous ne savons jusqu'à quel point cette assertion est exacte ; mais elle nous paraît l'être cependant assez pour qu'on en puisse conclure à une aptitude particulière à faire

¹ De la Conduite des rois, des Mœurs des derviches, de la Modération des désirs, des Avantages du silence, de l'Amour et de la Jeunesse, de l'Affaiblissement et de la Vieillesse, de l'Influence de l'éducation, des Bienséances de la société. (Defrémery, art. SADI, in *Nouvelle Biographie générale* de Didot frères.)

² *Tableau de la littérature au moyen âge.*

pénétrer une certaine dose d'orientalisme dans les productions félibréennes.

Nous indiquons, bien entendu, cette vue en passant, chaque écrivain étant le meilleur juge en pareille matière, suivant son tempérament propre. Mais, quelque parti qu'il prenne, ce n'est certainement pas sans s'y attacher qu'il lira le *Gulistan* provençal. C'est du reste l'avis d'un des plus fins esprits de notre Midi, M. Jules Itier, dont la compétence en matière littéraire ne laisse prise à aucun doute. Le lecteur nous saura gré de reproduire ici quelques passages de son appréciation du *Gulistan*, dans le spirituel rapport présenté au nom de la Commission du jury de prose, en 1883, lors du quatrième Concours philologique et littéraire de la *Société pour l'étude des langues romanes* de Montpellier :

« Vivre à quelques centaines de lieues de Montpellier, habiter en Turquie d'Asie, parler couramment le persan et cultiver le provençal, n'est pas le fait de tout le monde.

» C'est cependant le cas de M. Piat, gradué de l'École des langues orientales et gérant du consulat de France à Basorah, déjà nommé par le rapporteur du Concours philologique. Il nous a fait parvenir une traduction du *Gulistan*, ou *Jardin des roses*, le poème persan de Sadi.

» Cet ouvrage, écrit en provençal et naturellement destiné à se répandre en Provence, fera plaisir aux habitants de ce pays, qui ont toujours apprécié les proverbes et les sentences.

.
» La forme de cet ouvrage est particulière et mérite d'être remarquée. Sadi alterne dans ses histoires la prose et la poésie. Les vers sont généralement une sentence, qui forme la morale de l'histoire.

.....
» Notre programme de concours excluait les traductions.....; mais nous avons considéré que nous devions faire une exception à la règle pour l'ouvrage de M. Piat, qui a eu l'ingénieuse idée de rendre les vers de Sadi par des vers provençaux parfaitement exacts et d'une facture remarquable.

» Nous souhaitons tous qu'il nous fasse connaître un jour l'autre ouvrage de Sadi, le *Bostan*, et, en lui envoyant à travers l'espace ce vœu et cet éloge mérité, nous sommes heureux de lui apprendre que la Société lui a décerné une médaille d'argent. »

Ces paroles furent accueillies avec beaucoup de sympathie, ainsi que celles par lesquelles le rapporteur de la Commission de philologie, le savant M. Revillout, exprimait les regrets du jury de ne pouvoir récompenser, à raison des conditions du Concours, l'important Dictionnaire franco-occitanien dont M. Piat avait envoyé l'avant-propos et les premières pages. Cette œuvre considérable, en chantier depuis quatorze ans, sera en quelque sorte la contre-partie de celle de Mistral et comprendra tous les mots du Littré, suivis de leurs équivalents dans les différents dialectes de la langue d'oc. Nous ne croyons pas pouvoir terminer plus agréablement pour le lecteur cette longue introduction qu'en lui annonçant, — un peu indiscretement peut-être, — que ce grand travail lexicographique touche à sa fin et que, d'ici une couple d'années, nous n'en serons plus à regretter une lacune manifeste dans l'ensemble des instruments d'étude des idiomes de notre Midi.
